

L'AVEUGLE

Mon oncle pratique son art en un village extrême de France, tout proche la Suisse et, dans ces régions limitrophes, la contrebande existe comme une sorte d'institution locale, que la loi réprovoque et condamne, mais que les autorités tolèrent faute de pouvoir utilement la poursuivre. Quelques douaniers ne peuvent suffire à surveiller tous les points suspects de la frontière, et c'est un corps entier de gendarmes qu'il faudrait mobiliser pour opposer aux fraudeurs une barrière vraiment infranchissable. Dans ce cas, la répression coûterait plus cher que ne vaut en réalité le dommage.

L'activité de la police se résume donc à certaines démonstrations bruyantes, à des chasses organisées, à des essais de rafles, qui de temps en temps amènent quelques captures, déciment les plus hardis du métier, découragent les plus timides. On ne supprime pas les contrebandiers ; on les gêne seulement dans l'exercice de leur profession pour empêcher que trop d'aise ne les stimule.

Sans cette précaution ils se multiplieraient au delà des proportions acceptables ; car si le métier est rude, il est lucratif ; il est séduisant comme tous les métiers de risque et n'a pas besoin d'apprentissage. Le premier gars un peu solide peut franchir la frontière à travers des escarpements et des ravines, puis rapporter, ficelés sur son dos, plusieurs ballots de tabac, qui s'achètent à bas prix en Suisse pour être revendus cher en France.

C'est en troupe que les contrebandiers travaillent, afin d'être prêts à se porter mutuellement secours au cas d'accident ou d'attaque et, lorsqu'ils doivent s'entendre et se mettre d'accord pour une expédition prochaine ils se réunissent en des auberges ou des chaumières isolées, vers une lisière de bois ou dans un creux de montagne.

Or mon oncle, sûr d'être bien accueilli partout en sa qualité de guérisseur et de médecin, résolut de me montrer un de ces centres de contrebande. Il profita d'une sortie qui devait le rapprocher de l'un d'eux, et, tournant bride avant d'atteindre la frontière, il s'engagea sur un chemin de schilitage, ouvert pour l'exploitation des bois alpestres au pied du versant français.

Afin de m'en laisser la surprise, mon oncle ne m'avait pas décrit par avance le rendez-vous de contrebandiers que nous al-

lions voir. Je m'attendais à pénétrer en quelque repaire de bandits, et ce n'est pas sans une légère émotion que j'avais franchi le seuil. Mais quel repaire et comme aussitôt j'eus honte de mes sottes appréhensions !

C'est qu'à mon regard charmé s'offrait un joli tableau de genre, un tableau dans la manière des maîtres alsaciens. Devant l'âtre où chauffe la cafetière, une jeune fille, une blonde au visage doux et pur, file le chanvre et toute son allure est empreinte d'une sorte de grâce innocente. Un peu plus loin, assise sur le rebord de l'âtre, une vieille est penchée dans une attitude méditative ; elle semble écouter ; c'est en effet la réalité de son geste ; car elle est aveugle ; je le sais déjà ; mon oncle m'a prévenu. J'eus donc un premier moment de surprise quand, bien avant que mon oncle n'eût parlé, bien avant qu'il n'eût pu se faire reconnaître, elle lui cria :

« Hé ! notre bon docteur ! »

Elle se leva, vint droit à lui, le ramena près de l'âtre, le fit asseoir à son côté, lui conta les nouvelles :

Sa Catherine, la jeune fille au type de Marguerite que mon oncle avait récemment soignée, sauvée d'une maladie longue et maligne, venait d'être fiancée. Elle épousait un contrebandier ; pas de mésalliance ; c'est la tradition d'honneur parmi les gens du métier ; ils n'échangent leurs sentiments qu'entre affiliés.

Le fiancé d'ailleurs ne manquait pas de mérites. Il passait non seulement pour le plus beau, mais aussi pour le plus brave, un vrai chef de troupe, un Corse, que les risques et les profits de la contrebande avaient attiré sur les confins de Suisse et de France.

« Il gagne gros ; il ne boude pas à la besogne », conclut la vieille.

Mon oncle approuva le choix, offrit à la mère ses assurances de bonheur, à la fille ses félicitations, auxquelles je joignais aussitôt les miennes.

Mais la vieille ne voulut pas demeurer en retour de politesse avec nous, et vite elle s'empressa de dire :

« Vous aussi vous avez un fier gars, notre docteur. C'est un beau brun, votre neveu. »

Je suis grand et brun en effet ; mais je ne m'attendais guère à cette constatation de la part d'une aveugle. Je la regardai, pour m'assurer si vraiment mon oncle ne m'avait pas trompé. C'est à la suite de brûlures que la vieille avait perdu les yeux, et ses paupières couturées se rabattaient en bourrelets tuméfiés. Pouvais-je hésiter davantage ; elle était bien aveugle.

Sitôt sorti, je fis part à mon oncle de mon étonnement.

« Rien d'étonnant, répliqua-t-il. Pour ce qui est de moi, la vieille me reconnaît simplement à mon pas ; quant à toi, tu as parlé deux fois et tu as parlé debout. Eh bien ! d'après la distance d'où lui tombaient tes paroles, cette vieille a jugé de ta taille. D'après le son de ta voix elle a déduit le teint de ton visage. Tu n'as pas les inflexions langoureuses des b'onds. Rassure-toi, ce n'était pas un reproche, mon garçon. »

Puis brusquement il ajouta :

« Cette vieille infirme, qui ne voit pas clair, tu la croirais incapable de se conduire et pourtant elle est venue tout d'une traite me chercher, quand sa fille est tombée malade. Je demeure à deux lieues d'elle ; elle ne marche pas aisément sans l'appui d'un bâton, tu ne doutes pas de sa cécité complète, absolue ? »

— Non, mon oncle.

— Tu as raison, les orbites sont vides ; eh bien ! elle n'a pas même employé deux heures pour franchir toute seule les deux lieues et pour arriver sans erreur et sans détours jusqu'à ma porte.

— Mais, mon oncle, comment peut-elle trouver son chemin ?

— Fort simplement. Par le contact elle reconnaît avec son pied le sol de la route qu'elle ne quitte pas. Elle a toujours vécu dans ces cantons, les a longtemps pratiqués, alors qu'elle était voyante ; elle en sait les courbes, les montées, les descentes ; elle se souvient d'une distance par le temps qu'elle met à la parcourir, elle reconnaît les endroits d'après les moindres indices : l'odeur d'un champ, la position relative du soleil dont elle sent chauffer les rayons.

Pour se diriger elle fredonne et chante. Suivant la résonance de sa



La vieille semble écouter. (P. 9 col. 1.)

voix elle s'oriente ; ici l'air se concentre, les sons s'étouffent, c'est qu'elle traverse le bois et qu'elle arrive au plus fourré ; là, l'écho se répercute c'est qu'elle longe le grand étang. Privée de la lumière elle voit avec son flair, son ouïe, son tact, elle voit vraiment et peut-être aussi juste qu'avec ses yeux. »

Puis, s'abandonnant à son penchant philosophique, mon oncle me dit pour terminer :

« Ah ! mon cher, quelles forces sont en nous que nous laissons perdre ! »

La vieille du moins n'en perdait rien de ses facultés. En les tenant sans cesse en éveil vers la nature elle s'est appris à suppléer par les quatre sens qui lui restent au cinquième qui lui manque, et par l'aventure dont elle fut à quelque temps de là l'héroïne, on jugera des forces peu communes qu'elle avait développées en elle.

Cela se passa vers le milieu d'octobre. Dès les premiers froids précoces en ces pays de montagnes, les chemins couverts de neige devinrent impraticables ; les contrebandiers sont obligés d'abandonner leur trafic ; avec l'hiver arrive pour eux la période des loisirs.

C'est pour atteindre cette morte-saison qu'avait été retardé le mariage de Catherine ; mais le temps s'en faisait proche et le fiancé occupait la fin des beaux jours à grossir son pécule en vue de sa mise en ménage. Il multipliait les expéditions, s'endurcissait jusqu'à les tenter tout seul, et sans doute avait-il dépassé la mesure des infractions tolérées, car la police se mit en devoir de faire un exemple et de punir la fraude en la personne du plus audacieux des fraudeurs.

Répondant au nom de Pietro, le fiancé, comme tous les Corses de pure origine, avait la main prompte et l'âme farouche ; on le craignait. Les gendarmes n'aimaient pas à se rencontrer sur son chemin.